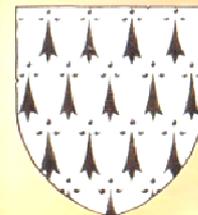




L'Hermine



Bulletin du Prieuré Saint-Louis

« Potius mori quam foedari »

Dieu est-il mort en mai 68 ?

Le mouvement de mai 68, dont on veut nous faire célébrer le jubilé, aurait été le coup de grâce visant à tuer notre Créateur. Certes, depuis ces années, cette révolution culturelle a fait des ravages et s'est répandue dans l'Eglise qui a vu la pratique s'effondrer, ses rites se substituer, sa foi se diluer, sa morale s'effriter. Toute une jeunesse s'est détournée du Père du Ciel. Mais par une sorte de défi tranquille, Dieu montrait toujours par des signes qu'il était bien en vie. 1968 est notamment l'année du rappel au Dieu vivant du Padre Pio, dont les stigmates signifiaient l'irruption du monde céleste sur la terre. Fêter le cinquantenaire de cette sainte âme est un beau pied-de-nez en réponse à ces exterminateurs du surnaturel. L'ordre capucin, à l'honneur dans ce numéro, est toujours présent pour servir Dieu face à la décadence.

Pour manifester la réalité présente de cette vie divine, le miracle de Faverney, voici 410 ans, est un épisode que les catholiques doivent savourer. Que notre prochaine procession de la Fête-Dieu soit donc une proclamation victorieuse : c'est Jésus qui a tué la mort, et le Christ reste infiniment présent et vivant dans l'hostie.

Les origines

Situé à 18 kilomètres de Vesoul, en Franche-Comté, le bourg de Faverney est marqué par la vie religieuse. Un couvent de femmes suivant la règle de Saint Benoît y existe depuis le VIII^{ème} siècle. Des moines prennent ensuite le relais, l'abbaye étant rattachée aux bénédictins de la Chaise-Dieu en 1132.

Le miracle eucharistique

En 1608, l'abbaye a moins de dix moines et tente de raviver par des grandes solennités la foi des fidèles, toujours exposée à la tentation protestante si proche. Pour répondre aux blasphèmes des protestants, on y expose le Saint Sacrement en introduisant la dévotion des 40 heures. Les pèlerins sont attirés par des indulgences spéciales obtenues du pape Clément VII.

Le 25 mai 1608, dimanche de la Pentecôte, le prieur expose les deux hosties consacrées le matin. L'Ostensoir est un reliquaire d'argent dont deux branches supportent un tube contenant des reliques de Sainte Agathe. Au dessus, la lunule contient les hosties. Ce reposoir consistait en une table de bois surmontée d'un gradin de bois et d'une étagère à quatre colonnes, également de bois, rehaussant la table de près d'un mètre. L'Ostensoir se trouvait donc en haut de cet ensemble. De nombreuses nappes recouvraient table et reposoir, avec au-dessus, accroché à la grille, un dais festonné d'où descendaient des draperies. La table autel portait deux chandeliers de cuivre garnis de cierges, et deux chandeliers d'étain portant des lampes d'huile qui devaient brûler jour et nuit devant le saint Sacrement. La nuit venue, lorsque les derniers adorateurs sont rentrés chez eux, Dom Jean Garnier, le prêtre sacristain, ferme l'église.

Une surprise attend le religieux, qui retourne à l'église à 3 heures du matin : elle est remplie de fumée noire. Il court au reposoir où il voit un amas de cendre et de braises. Il se précipite alors au cloître pour donner l'alarme : « A l'aide ! La chapelle est brûlée ! Au feu ! » Les moines puis les voisins, alertés par le bruit, arrivent rapidement. Les bénédictins découvrent, au milieu de la fumée, que la table qui avait servi d'autel



Sommaire

Éditorial (Abbé France)	1
La Messe de Padre Pio	2
Les Bx Agathange et Cassien de Nantes	5
Hommage à Sœur Marie Médiatrice	6
Le clan Cathelineau à Farfaret	11
La triste solitude de Jésus sur la terre	12
Photos des travaux	14
Chronique des mois passés	15
Carnet Paroissial, Dates	16

d'exposition est brûlée aux deux tiers, le tabernacle étant dévoré par les flammes. Ils cherchent l'Ostensoir dans le brasier, mais ne trouvent qu'un chandelier d'étain à moitié fondu, des planches consumées, le marbre d'autel brisé en trois morceaux, des cendres brûlantes et des charbons enflammés. Soudain, un jeune novice s'écrie : « Miracle ! Miracle ! ». Tous lèvent la tête dans la direction indiquée par ce moine et voient l'Ostensoir, intact, suspendu en l'air sans aucun support. Le reliquaire est « comme pendu »...

Dom Garnier veut étendre le bras pour le saisir, mais un confrère l'arrête : « Mais ne voyez-vous donc pas que c'est un miracle ? » La nouvelle se répand rapidement dans la ville et la population accourt dans l'église. Dom Noirat décide d'aller chercher les capucins de Vesoul, racontant cette merveille sur son chemin, apportant encore de nombreux témoins. Le bénédictin revient vers trois heures de l'après-midi, avec le procureur, les capucins, des prêtres et 120 vésuliens. Le miracle n'a point cessé, tous adorent l'Ostensoir figé au-dessus du vide. Les capucins procèdent aux constatations. L'un d'eux fait circuler une baguette, un linge tendu et même un missel autour du vase sacré dans toutes les directions : celui-ci reste immobile. La grille située derrière le vase sacré est elle-même heurtée par deux ouvriers chargés de contenir la foule. Elle recule d'un centimètre en arrière sans que l'Ostensoir ne bouge. Ce dernier est à hauteur du visage, et reçoit les hommages des pèlerins.

Les curieux et les dévots affluent, qu'ils soient catholiques, protestants ou mécréants, si bien qu'on estime que le mardi 27 mai à 10 heures, dix mille

personnes ont adoré les hosties. A cette heure, le curé Menoux célèbre au grand autel, en présence de la foule qui a les yeux fixés sur l'Ostensoir. Après la première élévation de cette messe, on le voit se redresser, puis descendre lentement vers la table posée pour l'accueillir, suivant le mouvement du célébrant. La suspension extraordinaire a duré 33 heures.

L'enquête

Les fidèles montent alors une garde en attendant les enquêteurs de l'évêque de Besançon, qui arrivent le 31 mai. Ils auraient pu recueillir des milliers de dépositions, mais se sont limités à une cinquantaine de témoins. Amédée Thierry, professeur à l'université de Besançon, qui a étudié ces faits avec la rigueur de la critique historique, conclut : « S'il est un fait matériellement prouvé, c'est incontestablement celui-là ». L'archevêque Ferdinand de Rye, grand artisan de la Contre-Réforme, publie le miracle le 10 juillet 1608. Il est alors un argument imparable face aux protestants. Montbéliard, leur fief voisin, est décontenancé. De nombreux huguenots se convertissent, tel Frédéric Vuillard, témoin du miracle qui a abjuré au bout de 4 ans d'instruction. D'autres, redoutant l'exil de leur ville et la perte de leur fortune et de leur famille, ont reculé...

Un miracle toujours présent

Une des deux hosties miraculeuses a ensuite été transférée à Dôle, où elle fut profanée en 1794. L'hostie de Faverney, de 41 mm de diamètre, a réussi à échapper aux destructions révolutionnaires. Exposée chaque année le Lundi de la Pentecôte, elle est toujours dans l'église, qui a été érigée en basilique par Saint Pie X en 1912. *abbé Bruno France †*

La Messe du Padre Pio

En ces temps troublés où le Saint Sacrifice devait être si malmené, la divine Providence avait prévu de recentrer la vie des fidèles sur ce Trésor de l'Eglise notamment par l'enseignement de Mgr Lefebvre. Mais il a plu à Dieu au même moment de donner à son Eglise la sainteté et l'exemple de Padre Pio, afin d'avoir devant les yeux comme le modèle vivant du divin Crucifié qui s'offre pour nous tous les jours à son Père sur l'autel.

Le "crucifié du Gargano" est là pour nous rappeler, vingt siècles plus tard : « à la Messe, le grand coupable, c'est moi » (c'est chacun d'entre nous). Voilà qui remet bien les choses en place pour nous donner l'esprit dans lequel nous devons assister à ces cérémonies toutes célestes et nous aider à avoir aussi la tenue du corps qui convient. Si seulement nous pouvions être pénétrés comme le Padre de l'idée de la Majesté de Dieu présent sur l'Autel, de la Majesté de Dieu offensée par nos péchés...

« Des bouchers »...

Voici la vision qu'eut le Padre Pio en 1913 : « Vendredi matin (28 mars), Jésus m'apparut alors que j'étais encore au lit. Il était en bien piteux état, méconnaissable. Il me montra une foule de prêtres [...] parmi eux, certains célébraient, d'autres se paraient de leurs ornements sacerdotaux ou les enlevaient.

La peine qu'il éprouvait me faisait mal et je demandai à Jésus la raison de sa souffrance. Je n'obtins pas de réponse. Il continuait, le regard horrifié, de fixer ces ecclésiastiques. Comme s'il était las de regarder, Il leva les yeux sur moi et je découvris avec effroi que deux larmes coulaient sur ses joues. Il se détourna de tous ces prêtres avec une expression de dégoût et s'écria "Bouchers !" » (cité par le Père Derobert dans « Le transparent de Dieu », Hovine 1987, p. 86) Et on n'était qu'en 1913...

Quelle leçon !...Si, avec le prêtre nous ne prêtons

que nos mains et notre bouche pour renouveler son Sacrifice à l'autel, mais pas notre cœur pour qu'Il puisse renouveler tout son mystère et son offrande à son Père, alors la Messe n'est rien d'autre qu'une affreuse boucherie, puisqu'on ne fait rien d'autre qu'immoler une victime.

Des perles de grand prix...

Au contraire, la vie du Padre Pio a été toute entière à l'image de ce qui rassasie le Cœur de Jésus, un modèle de ce que le Bon Dieu aimerait retrouver en chacun de ses enfants. Chacun à son niveau, des âmes réparatrices, un amour vrai, qui ne soit pas une mascarade : « ce n'est pas pour rire que je t'ai aimés » (dit Notre-Seigneur à ste Angèle de Foligno). Tout particulièrement, la Messe du Padre Pio est l'exemple vivant de ce qu'est la Messe : le Sacrifice de la Croix, et rien d'autre.

Pour pénétrer dans ce sanctuaire qu'est la Messe de Padre Pio, la Providence a prévu qu'il y ait autour de lui de ses fils et filles spirituels qui en vivent toujours plus, et qui surtout ont pour nous recueilli avec quel soin chacune des perles échappées des lèvres de ce fils du Poverello d'Assise. Autant de lumières et de pierres précieuses à enchâsser dans un écrin, pour pénétrer autant qu'on le peut dans le sanctuaire que sont ce cœur et cette Messe. Toutes ces perles ont été rassemblées en une seule conférence d'une façon unique par le Père Tarcisio de Cervinara (O.M.C.), dont nous allons nous aider pour monter à l'autel de la Croix, rentrer dans le mystère : « introibo ad altare Dei... »

La soif d'aimer

L'Imitation de Jésus-Christ nous dit que la vie de Notre-Seigneur sur la terre n'a été qu'un long calvaire : « Il n'eut jamais une seule heure sans tourments et sans douleurs. » En comparaison avec l'Ancien Testament, nous pourrions dire que son Sacrifice n'est pas un acte plus ou moins long, mais plutôt un état. Toute la vie du Rédempteur n'a été qu'une tension perpétuelle de tout son être vers le Sacrifice rédempteur, vers ce moment où Il allait enfin rendre à son Père sa gloire, où Il allait nous prouver « jusqu'où va son grand amour ». C'est « son Heure », c'est à cette fin qu'Il est venu sur la terre. Et cette tension de toute une vie est bien montrée par ce petit « détail » de St Marc : alors qu'Il monte à Jérusalem pour sa Passion, Jésus « est pressé » : contrairement à son habitude, Il marche devant, Il presse le pas. Jésus est pressé de souffrir, Il

est pressé d'aimer.

Nous avons l'exemple de ce zèle dans la vie de Padre Pio, qui ne fut, elle aussi, qu'un long martyr, un martyr d'amour, et ce dès le sein de sa mère, avouera-t-il. Il souffre « autant que peut souffrir celui qui prend sur lui toute l'humanité. »

Une expression peut nous aider à comprendre cette âme éminemment réparatrice, celle de la Bse Elisabeth de la Trinité. Padre Pio est pour Jésus comme « une humanité de surcroît » par laquelle Notre-Seigneur peut encore souffrir pour la gloire du Père, et courir avec plus d'efficacité au-devant des besoins de son Eglise.

Padre Pio est consumé, et Jésus en lui, de la soif d'aimer : de s'immoler pour le Père, de sauver les âmes. Et alors sa vie ne fait qu'un avec sa Messe : elle est une Messe continue, elle est l'amour infini de la Passion rendu visible aux yeux de toute l'Eglise !

La Passion tout entière

L'Agonie au Jardin, le Procès devant Pilate, la montée au Calvaire, le sacrifice de la Croix : tout est revécu entièrement par le Stigmatisé du Gargano. « Les entrailles brûlantes et le cœur en flamme, il passait les heures les plus silencieuses de la nuit à se préparer d'une façon sur-humaine à la Passion de Jésus, dit le P. Tarcisio »

Il dira lui-même, comme un secret échappé de l'écrin de son cœur, où il tient tout cela précieusement, que nous devons voir toute la Passion

dans sa Messe : « Tout ce que Jésus a souffert, je le souffre moi aussi, de façon impropre, pour autant qu'il est possible à une créature humaine. Et cela sans aucun mérite de ma part, mais par sa seule bonté. »

La chemise toute maculée de sang de haut en bas vient en témoigner comme un document impressionnant. Padre Pio subissait la très dure flagellation la nuit. Seul il pouvait nous dire avec autant de réalisme comment Jésus resta après la flagellation : « le prophète le dit : « Il devint une seule plaie ; il devint un lépreux. » Et de laisser échapper devant le curieux importun, à propos de ses propres souffrances : « Et n'est-ce pas là notre gloire ? Et quand il n'y aura plus de place pour faire d'autres plaies sur mon corps, nous ferons plaie sur plaie. [...] la souffrance donne gloire à Dieu et elle sauve mes frères, que puis-je désirer d'autre ? » Et plus loin : « Non, je ne suis pas seul : la Sainte Vierge m'assiste ; tout le Paradis est présent. »



Voilà bien de quoi donner vie à nos messes. Elles sont, et devraient être en réalité toute la Passion : la Victime pantelante du Calvaire qui se donne à nous pour que nous l'offrions à son Père en vue du Salut du monde.

Le trésor de Padre Pio

Comme pour sainte Gemma Galgani, « la stigmatisée de Lucques », en Toscane, contemporaine de l'enfance du Padre, et qu'il priait tous les jours, ses souffrances sont les joyaux de l'Époux. On ne peut les partager.

La couronne d'épines ? Le séraphin du Gargano daigne nous éclairer : « on n'enlève jamais le diadème ». Il est explicite : il souffre le couronnement d'épines durant toute la Messe, et aussi avant et après. Écoutons donc ce qu'il a à nous dire sur les péchés expiés par le couronnement d'épines, nous qui cherchons trop souvent à être couronnés de roses : par ce couronnement Jésus a expié tous les péchés, mais « en particulier les péchés de pensée, sans exclure les pensées vaines et inutiles ». Et le Padre avait des épines tout autour de la tête... comme Jésus ! Quelle compréhension du « regnavit a ligno Deus » (Dieu a régné par le bois... et non par une supériorité mal comprise).

Jésus, qui lui communique les trésors de son Cœur, soutient lui-même son fidèle serviteur. Dans cette nouvelle Passion, le Christ tient Lui-même la place du Cyrénéen et de sainte Véronique, comme l'avoue le Padre.

Tel est le trésor de son cœur. Quand on lui demande pourquoi il pleurait à la lecture de l'Évangile, il nous répond : « Pleure avec moi de tendresse... » et puis : « Et il te semble peu de choses qu'un Dieu parle avec ses créatures ? qu'Il soit contredit par eux ? qu'Il soit continuellement blessé par leur ingratitude et leur incrédulité ? »

Une fusion...

Avant d'esquisser la sainte Communion à la lumière de celle de Padre Pio, il nous faut dire un mot de la Consécration, le centre de la Messe, et donc le point culminant de celle du Crucifié du Gargano. « Toutes ces âmes qui assistent à ma Messe sont présentes à mon esprit. Je vois tous mes fils à l'autel, comme dans un miroir. » « Pourquoi souffrez-vous tant pendant la Consécration, lui demande-t-on ? – Parce que c'est vraiment là qu'advient une nouvelle et admirable destruction et création [...] Les secrets

du très grand Roi ne se révèlent pas sans les profaner. Tu me demandes pourquoi je souffre ? Je voudrais verser non pas des larmes mais des torrents de larmes ! Tu ne réfléchis pas au terrible mystère ? **Un Dieu victime de nos péchés !...** Et puis nous, nous sommes ses bourreaux. » Et un peu plus loin : « devant la souffrance de Jésus, pâlit notre souffrance à nous, qui sommes les vrais coupables. »

Une telle unité de pensée avec la Victime se trouve encore renforcée, et jusqu'au sublime, par la Communion : « Qu'est-ce que la Sainte Communion, Padre ? – Toute une étreinte... – Que fait Jésus dans la Communion ? – Il prend ses délices dans sa créature. – La Communion est une incorporation ? – C'est une fusion. Comme deux cierges se fondent ensemble et ne se distinguent plus. » Et lui même a dû



Fusion complète avec Jésus Prêtre et Victime

avouer que le Précieux Sang de la Victime ne se consumait pas en lui. Dans tous les sens du terme cette créature, qui communiait si parfaitement à tout l'être de son Dieu, était un ostensor vivait. Quel mystère ! Et quel amour de Celui qui nous le donne !...

On comprend dès lors que c'était lui-même qui était consommé par Celui qu'il recevait. Le feu de son amour consumait littéralement le pauvre cœur du Padre Pio, qui avait bien du mal à rester en vie, sous l'action d'une telle force divine. Il se levait la

nuît, nous rapportent les Frères qui étaient chargés de veiller sur lui. A 3h il avait faim... Il était tenaillé par la faim de son Jésus et courait à l'église, autant que ses forces le lui permettaient et parfois même malgré sa fièvre, comme il l'avoue lui-même.

La Mère des Douleurs

Si Jésus ne l'avait soutenu Lui-même, il aurait été consommé par son amour si fort. Il ne se reposait qu'en Jésus. On lui demandait : « et comment pouvez-vous travailler avec tant de souffrances ? – Je trouve mon repos sur la Croix. » Voilà donc le fin mot de cette âme sainte.

Aussi, il se dirigeait vers la sacristie pour monter au Calvaire, tout chancelant, d'un pas lent, appuyé sur le bras de ses confrères... Il avait le chapelet à la main, soutien spirituel visible de Notre-Dame, et faisait toujours un arrêt avec les larmes aux yeux, devant le tableau de l'Immaculée placé dans les escaliers, nous dit le P. Tarcisio. C'était la quatrième station du crucifié du Gargano... Et sa manière à lui de nous confier à la divine Mère pour monter nous aussi sur le Calvaire.

Abbé Louis-Marie Buchet †

Les Bienheureux Agathange de Vendôme et Cassien de Nantes

Martyrs en Ethiopie (+1638) - fêtés le 7 août

En l'église Saint Similien, un autel est dédié au Bienheureux Cassien, capucin, originaire de Nantes, martyrisé avec le P. Agathange de Vendôme, son compagnon. Leur vie mérite d'être connue, la voici telle qu'elle est racontée par les chroniques séraphiques pour notre édification.

Abbé Ravilly †

Notre séraphique Père saint François aimait beaucoup la France dont il tirait son nom. Comme Notre Seigneur Jésus-Christ, il envoya en mission ses disciples aux quatre points cardinaux et partit lui-même prêcher la bonne parole en Syrie.

Enfin, il désirait ardemment verser son sang pour le Christ, et quand il apprit le martyre de cinq Frères, qu'il avait envoyés au Maroc, il s'écria : « Maintenant je sais que je puis compter sur cinq vrais Frères mineurs. »

Le 7 août, nous fêtons deux de ses fils privilégiés, deux Français, deux missionnaires, deux martyrs...

Dans l'Ordre de saint François, les Supérieurs ne peuvent envoyer aux missions que les religieux qui le demandent ou l'acceptent de leur plein gré. Quand le P. François de Tréguier, Supérieur du P. Agathange, lui proposa de remplacer le P. Valentin d'Angers, tombé gravement malade, il répondit : « Mon Père, donnez-moi deux heures pour réfléchir. » Ces deux heures se passèrent dans la prière, au pied de son crucifix ou du tabernacle. Alors, avec une volonté bien décidée, il se présente au Supérieur, muni de son bréviaire, de sa Règle et du bâton de voyageur, et lui dit : « Me voilà, envoyez-moi », et il partit sur le champ.

Compagnons d'apostolat au Caire et en Ethiopie, ils sont envoyés par la commission de la Propagande en Abyssinie, où ils tentent de pénétrer déguisés en moines coptes. Sans doute trahis par un membre de la caravane, ils sont arrêtés et démasqués à la frontière.

Quand les chaînes furent passées à leur cou et à leurs pieds, les serviteurs de Dieu baisèrent avec transport ces instruments de leur supplice. Le P. Cassien, plus habitué à la langue éthiopienne, s'écria en dialecte « amhara » : « Voilà les trésors, voilà les pierres précieuses que nous sommes venus chercher, et pour lesquelles nous avons quitté nos parents et notre patrie. »

Enchaînés durant un mois, ils se préparèrent au

martyre par la louange divine, de jour et de nuit, et le jeûne : une livre de pain suffisait chaque jour pour les deux prisonniers.

Ordre fut donné enfin de conduire les captifs à la capitale. Le chef de l'escorte les fit attacher aux queues des mules, et ne leur donna de repos que celui des bêtes de somme.

La saison pluvieuse des plateaux avait rendu les chemins boueux et détrempés. Les voyageurs valides enfonçaient jusqu'à mi-jambe et les missionnaires enchaînés n'avaient pas la liberté de leurs mouvements pour se retirer de ces fondrières. Le chemin de Croix dura presque un mois.

Le 6 août 1638 eut lieu un premier interrogatoire, suivi d'un autre le lendemain :

« Maudissez le Pape Léon qui a fait défaillir l'Eglise romaine en admettant deux natures en Jésus-Christ, et bénissez saint Dioscore. »

« Nous sommes prêts à subir mille et mille fois la mort, répondit le P. Cassien, plutôt que d'apostasier en embrassant la doctrine de Dioscore. »

Le P. Agathange fit sa profession de Foi en langue arabe que le P. Cassien traduisit en langue amharique.

On prononça alors contre eux la peine de pendaison et les confesseurs de la foi furent conduits devant deux arbres, toujours dressés comme potences pour les criminels. Tout semblait prêt. On avait brûlé sous leurs yeux leurs livres, leurs objets de piété et tout ce qu'ils avaient apporté. Les bourreaux pourtant attendaient. Dans leur empressement, ils avaient oublié les instruments du supplice.

Alors dans une sainte impatience de conquérir sa couronne, le P. Cassien leur dit :

« Pourquoi tardez-vous ? Qu'attendez-vous ?

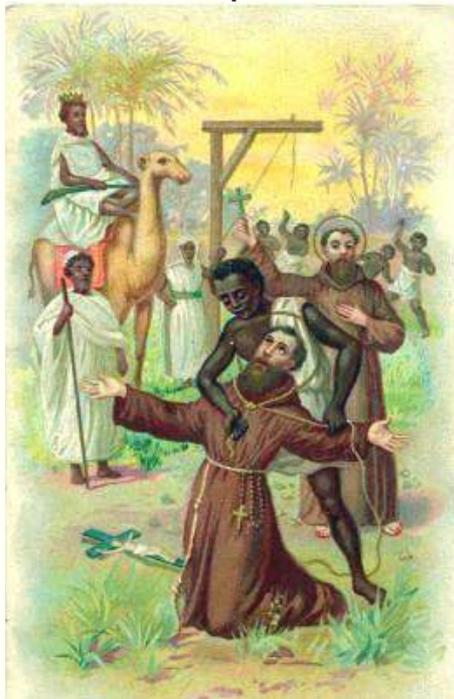
- On est allé chercher des cordes et nous les attendons.

- Mais est-ce que nos habits ne sont pas ceints de cordes ? »

Ce fut un trait de lumière pour les bourreaux, aussi ardents à accomplir leur triste besogne que les deux capucins à en être victimes.

Aussitôt les condamnés sont dépouillés de leurs vêtements, les cordes sont passées autour du cou, ils sont soulevés, suspendus entre ciel et terre. Il était midi...

Un homme fendit les rangs, considéra les agonisants et proclama ouvertement qu'il renonçait au schisme et voulait vivre et mourir catholique



romain. De peur que cette profession de Foi ne retourne le foule, l'abuna Marcos s'empessa de s'écrier : « Que tous ceux qui ont du zèle pour la foi d'Alexandrie jettent des pierres aux pendus ! Je l'ordonne sous peine d'excommunication. »

La foule hypnotisée par cette menace fit pleuvoir sur les deux pendus une telle quantité de pierres que leur amoncellement surpassait deux fois la hauteur d'un homme.

Pendant ce temps, les deux Capucins allaient au Ciel cueillir la palme de leur double martyre. Le P.

Cassien avait 31 ans et son supérieur 40. L'Ordre comptait désormais deux Bienheureux de plus et deux Français.

O Dieu qui, après les avoir enflammés de votre amour, avez accordé aux bienheureux Agathange et Cassien l'honneur de verser leur sang pour la foi, accordez-nous dans votre bonté, par leur intercession, de lutter ici-bas avec un tel courage contre les ennemis de notre âme, que nous méritions d'être couronnés par vous dans le Ciel. Par Notre Seigneur.

Hommage à Sœur Marie Médiatrice

Une amie - Dimanche 17 octobre 2010



Toute souriante, toute blanche... non point seulement parce qu'elle a essuyé (au sens propre) les plâtres du tout jeune Prieuré nantais, mais tout simplement parce que religieuse en mission au Maroc, elle a souhaité conserver son habit blanc.

Aux dires des uns et des autres Prieurs, de « la petite colombe blanche de Jésus », à « la tornade blanche du Prieuré », ou bien encore au « fantôme blanc du Prieuré », toutes ces expressions affectueuses lui vont à ravir, mais j'opterais personnellement pour « l'ange blanc du Prieuré », car toute discrète, tôt levée pour ouvrir le portail et se rendre à la chapelle adorer le bon Dieu la première dans le silence du matin, ou lui tenir compagnie à ses heures libres.

Vous l'avez deviné, il s'agit de la célèbre **Sœur Marie Médiatrice** !

Vous la connaissez tous bien sûr, mais au fond, vous ne la connaissez peut-être pas très bien tant elle sait se faire toute petite et s'entourer de

discrétion.

Voici quelques traits de sa vie, marquée, de toute évidence, par la grâce de Dieu.

Le 15 novembre 1930, au fin fond du département de la Loire, naissait dans une petite bourgade dénommée Violay, près de Balbigny, non loin des monts du Lyonnais, une petite fille qui reçut au baptême le prénom de Marguerite, déjà signe providentiel comme nous le verrons plus loin.

Dès son enfance, elle fut marquée, d'une manière spéciale par la grâce de Dieu, laquelle ne va pas sans la croix. Mais la petite Marguerite est courageuse. Sa force d'âme et le soutien du Ciel lui firent surmonter les difficultés de la vie, notamment une santé précaire. Le bon Dieu aime à éprouver ceux qu'Il choisit pour son service de toute éternité.

Elle nous racontait que, vers l'âge de 12 ans, en pleine 2^{ème} Guerre Mondiale à Lyon, elle était





chargée d'échanger tous les 15 jours les pâtes de l'usine de sa maman contre des vivres dans les fermes de Violay (trajet en train de Lyon jusqu'à Tarare, puis 40 km à pied dans la journée entre les différentes fermes et retour à Lyon avant le couvre-feu).

Une faible santé dis-je, et même plus avec des poumons qui eussent dû l'emporter dans la tombe au seuil de la jeunesse ! Mais Jésus avait regardé son âme pour en faire l'épouse de son Cœur.

Et son appel intérieur à la vie religieuse ne resta pas sans réponse. Notre brave jeune demoiselle vint frapper à la porte de quelques communautés ou congrégations religieuses. Hélas, comme pour la Sainte Famille à Bethléem, ces portes se sont fermées par crainte de la santé fragile. C'étaient les premiers pas d'une âme religieuse se conformant à son Epoux divin. Désarroi, oui, mais non désespoir...

« La persévérance fait l'efficacité des bonnes œuvres » lit-on dans les matines de Sainte Marie Madeleine. Ainsi donc, ne se tenant pas pour battue, elle se dirigea vers la Croix-Rousse à Lyon. Non, non, pas pour aller y faire du ski... mais pour frapper, une nouvelle fois, à la porte de la maison-mère d'une Congrégation portant le nom des « Sœurs de Saint François d'Assise de Lyon » dite de la Tour Pitra (hospitalières et enseignantes), Congrégation fondée par Anne Rollet en 1838.

Elle ne doutait de rien, notre brave demoiselle, en sollicitant son entrée dans une communauté « missionnaire » eu égard à sa santé. Jésus a récompensé son espérance et sa persévérance. En effet, elle fut admise au postulat, sans souci des poumons fragiles, y prit l'habit le 6 septembre 1951 et sous le nom de Sœur Marie-Médiatrice, pour demander au Ciel la proclamation de ce dogme, fit ses premiers vœux le 6 septembre 1953 et sa profession perpétuelle le 8 septembre 1957.

La jeune professe fut envoyée par ses supérieures rejoindre leurs sœurs à Vérosvres, petite commune du diocèse d'Autun. Et là on peut voir le clin d'œil

du Ciel, car la petite communauté était établie dans la maison même où naquit la grande héritière du Cœur de Jésus, sainte Marguerite-Marie Alacoque. Déjà la protection de celle-ci lui était acquise et le Cœur de Jésus offert en prime, avec la santé nécessaire.

Ensuite au sanatorium Sainte-Marie de Velaux (13) où elle passa une bonne dizaine d'années à enseigner les tuberculeuses.

Puis ce fut l'envol, avec d'autres sœurs, pour le Maroc où la jeune religieuse a pu déployer à loisir, près de ses jeunes élèves, ses talents d'affectueuse enseignante, et d'apôtre missionnaire. Ah ! elles étaient aimées et respectées, là-bas, ces bonnes religieuses.

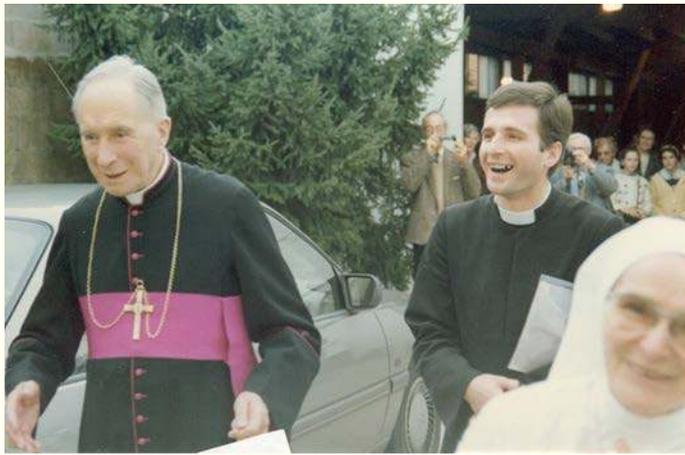
Hélas, le Concile qui était arrivé là-bas comme en France, y avait commencé sa destruction, notamment auprès du clergé. L'évêque vit d'un mauvais œil le respect et l'attachement de ces bonnes sœurs pour la Tradition de la Sainte Église. C'est ainsi qu'un jour, les jetant (au sens propre du terme) hors de son diocèse, il leur fit prendre le premier avion pour la France. Il leur fallut souffrir cette peine et cette humiliation. Seulement le martyre du cœur ne faisait que commencer.

Revenue avec ses compagnes à Lyon dans sa communauté, la plaie du cœur s'agrandit encore car, en France, le mal était déjà bien profond. En effet, en arrivant sœur Marie Médiatrice vit les religieuses installées, non pas au chœur près du Tabernacle comme l'imposait la Règle, mais... devinez... devant le poste de télévision ! Alors, la peine dans l'âme, notre petite sœur referma la porte sans mot dire et partit se réfugier à la Chapelle pour consoler Jésus, resté Seul, et se faire consoler par Lui.

Dieu n'abandonne pas ses amis. Après quelques pérégrinations semblables à celles de la Sainte Famille en Égypte, la Providence ramena notre petite sœur dans le giron de la Tradition de son Église, dans l'œuvre de son Excellence Monseigneur Marcel LEFEBVRE que Dieu a suscité pour garder le



Au Maroc, à Fès, l'Institution Sainte Thérèse



1990 : Mgr Lefebvre vient bénir l'école

sacerdoce catholique et la sainte messe de toujours en 1981 à Vichy. Ses compagnes du Maroc n'ont pas pu la suivre. Pensez donc au nouveau déchirement du cœur de notre sœur qui a dû les laisser et en outre quitter sa Congrégation. Mais comme disait sainte Bernadette « Dieu me reste, Dieu me suffit »... L'amour de Dieu, de la Sainte Église et des enfants lui firent déployer les ailes d'une nouvelle jeunesse au service des petits nantais... jeunesse qui dure encore malgré ses 80 ans qui vont sonner sous peu. Le penserait-on ?

La voilà donc parachutée le 3 septembre 1981 à Nantes au Prieuré Saint-Louis qui venait d'être fondé. Elle prend alors la direction de l'école Saint-Louis dont elle s'occupera pendant 20 ans, jusqu'en 2001.

Là, à cette époque, les ouvriers bénévoles s'activent, ô combien, pour les finitions du tout nouveau Prieuré nantais afin de rendre les locaux, tant soit peu « habitables », dira-t-on. En effet les plâtres ne sont pas secs, la chambre de la sœur est à peine terminée, et la cuisine n'en porte encore que le nom.

Dans l'usine désaffectée toute proche de la maison d'habitation, en regardant par les verrières du toit, oh surprise ! Vous découvrez sous les barres métalliques pendantes, une grande pièce aménagée en Chapelle, toute prête pour recevoir en grande cérémonie le Saint-Sacrement à l'occasion de la première messe. Inutile de vous dire que malgré la précarité de l'aménagement de la chapelle, sa célèbre froideur, notamment lors des longues nuits d'adoration, celle-ci devint vite chaudement priante tant la joie des nantais d'avoir trouvé ce refuge était grande, après l'épreuve des messes plus ou moins clandestines célébrées ici ou là.

Mais revenons à notre sœur Marie Médiatrice. Certains ignorent sans doute que les « tout » débuts furent difficiles pour elle et Monsieur l'Abbé André malgré la bonne volonté et la charité des fidèles nantais. Comme toujours, les fonds manquaient quelque peu et l'intendance était enfouie dans les

oubliettes sous les décombres issus des travaux. Alors, elle ne vous le dira pas, habituée qu'elle est aux privations, se nourrissant volontiers de pissenlits et de pommes de terre, voire d'une petite cuisse de lapin, mais il est arrivé que les habitants du Prieuré n'aient que très peu à se mettre sous la dent, non par manque de charité, que non... mais par simple défaut de temps pour une organisation accomplie jusque dans ces détails pratiques et concrets... Mais la Providence veillait.

Pffft ! C'est bien oublié maintenant. Vite l'association sainte Marthe prenant les rênes en main a su, par ses cordons bleus, allier l'indispensable nourriture à l'agrément du palais.

Voici une petite anecdote à ce sujet. Un jour sœur Marie Médiatrice, comme une joyeuse enfant, avait fait une jolie cueillette de champignons pour son dîner. Dans l'après-midi, après les avoir préparés avec de l'ail et des herbes, elle les déposa dans le frigo... Le soir, savourant à l'avance les légumes champêtres, ... Oh surprise, en ouvrant la porte de la chambre froide... Plus rien ! Les champignons envolés ! Quand tout à coup, dans l'encadrement de la porte, arrive Monsieur l'Abbé André s'exclamant : « Ah merci, ma sœur, comme ils étaient délicieux les champignons que vous m'aviez préparés ! » (mortification oblige).

Sa première classe se trouvait dans la pièce à gauche en entrant dans la maison du Prieuré, ensuite transférée à l'endroit où se trouve la sacristie actuelle, alors à l'arrière de la chapelle. Le nombre des élèves augmentant, il fallut essaimer vers la rue de la Sirène.

Que c'était touchant d'assister, dans les premières années, à la prière du matin à la chapelle dès l'arrivée des enfants. Si les âmes de ces derniers en ont profité, croyez bien que celles des adultes qui pouvaient être présents s'en sont réjouies.

Elle les a aimés ses petits et les aime encore, sous une apparente sévérité, qui n'est, en fait, que le reflet de l'affection

qu'elle leur porte pour la bonne tenue de l'école, la réussite scolaire et surtout le bien de leurs jeunes âmes. Elle fait prier ses petits pour nous tous, pour ceux en particulier, qui sont dans l'épreuve, ou à qui elle a promis de prier. Elle n'hésite pas à se hisser sur



la pointe des pieds au cimetière de Lisieux, lors de ses pèlerinages, pour déposer sous la plaque commémorative du premier ensevelissement de la petite sainte Thérèse qu'elle aime tant, un billet avec un ou plusieurs noms. Elle n'hésite pas, comme un enfant, à présenter à Jésus au moment du Canon de la messe, l'une ou l'autre photo ou un nom pour l'obtention de grâces spéciales. Notre-Dame, le bon saint Joseph et la petite Thérèse la connaissent bien tant elle aime les importuner.

La suite, vous la connaissez.

Les années se sont écoulées, parfois jalonnées d'épreuves comme nous le verrons. Les classes se sont succédées, couronnées de succès scolaires et extrascolaires telle la réception dans un grand hôtel parisien où elle accompagna un petit chef-cuisinier en herbe, issu de l'école Saint-Louis, pour y recevoir son prix.

Ses premiers « petits » sont devenus ses « grands » et sont partis voler de leurs propres ailes. Ses plus chers sont ses petits prêtres, au nombre de trois, un diacre, un frère moine bénédictin, deux frères de la Fraternité, un séminariste, et un jeune futur séminariste... Si Dieu veut, liste sans doute incomplète.

En juin 1988, alors qu'elle assistait aux obsèques d'un bébé, c'est la réception du pli recommandé la chassant de sa Congrégation et la réduisant à l'état laïque... Peu banal pour une Congrégation qui a emprunté elle-même la vie des laïques, de réduire à cet état une religieuse qui a conservé sa Règle et sa spiritualité ! Mais imaginez l'épreuve intérieure de notre sœur. Heureusement la Fraternité l'a



Avec M l'abbé Baudouin de Lassus



Avec Sœur Marie-Edouard de Lassus à Ruffec

accueillie dans son Tiers ordres le 25 mars 1985 et parmi ses membres agrégés en 1992. En 2003, en revanche, à l'occasion de ses cinquante ans de Profession religieuse, sa même Congrégation lui transmet la Bénédiction Apostolique du Pape Jean Paul II.

Sa toux et ses bronchites sont légendaires. Moultes fois on la croit à ses derniers instants, puis miracle, la revoilà sur pied aussi guillerette qu'une jeunesse.

Vous la voyez braver les intempéries pour vendre des billets de tombola pour la kermesse, recueillant du même coup une bronchite à l'emporter dans l'au-delà un soir de Noël dans les montagnes d'Auvergne.

Vous la voyez toujours prête à consoler les affligés.

Vous la voyez toujours discrète et silencieuse près du Tabernacle, s'oubliant pour prier pour les autres, pour la petite école et le Prieuré.

Vous la voyez défendre les intérêts du bon Dieu et s'indigner sur cette inscription découverte sur un mur : « Ni Dieu, ni Maître ». Sa réponse a fusé du crayon feutre sur le même mur : « Bravo ! C'était la devise du Titanic, un millier de morts, bon courage ! »

Vous la voyez braver la circulation nantaise perchée sur son vélo au risque, arrivé, de se faire heurter par un bus maladroit.

Vous la voyez dans les pèlerinages, ou l'imaginez, tel un chamois, dans les montagnes suisses ou pyrénéennes, munie, au cordon lui servant de ceinture, d'un côté *du chapelet*, qu'elle chante, et de l'autre... devinez quoi, de *l'indispensable podomètre* lui calculant, sans faute, les kilomètres avalés dans la journée.

J'ai parlé de chapelet. Les rosaires sont aux pieds de la Sainte Vierge bien sûr. Mais ce n'est pas tout, n'oublions pas qu'elle marche le fusil de l'apostolat à l'épaule avec pour munitions : quantité de médailles miraculeuses, toujours bien ciblées, et bien acceptées.

Vous la voyez, pour faire plaisir à l'un de ses anciens Prieurs, lui rapporter d'Auvergne, dans la valise, du saucisson et du fromage au risque de se faire suivre à la trace par une armée de toutous au flair émoussé, tels un Gabin et un Bourvil dans la traversée de Paris !

Si vous marchez près d'elle, vous serez ignorés des passants qui ne sourient qu'à sœur Marie Médiatrice, attirés par sa joie, son sourire, et son habit blanc. D'ailleurs en fine psychologue elle sait attirer leur regard et leur bienveillance en s'adressant soit aux enfants, soit aux petits chiens qui les accompagnent.

Comme saint François, elle prêche par son habit... Aumônière des trains, il est fréquent que les hommes ou femmes, sans respect humain s'adressent à elle ou demandent à baiser son crucifix. Son apostolat n'a pas de limites puisque la Providence l'a souvent envoyée vers les hôpitaux pour quelque motif : c'est la carotide, c'est le pied, c'est une ou plusieurs greffes de cornée etc... enfin autant que nécessaire pour lui donner le



temps d'évangéliser, tacitement ou concrètement médecins et infirmières... et ce... toujours le sourire aux lèvres.

La douleur ne l'a pas épargnée. Elle a été profondément affectée par le décès de sa maman survenu le 29 mars 1988 dans le mois de notre bon père Saint Joseph qu'elle avait prié pour elle, puis celui de son frère deux ans après environ. Quelques années après ce fut la mort du fils du propriétaire de l'hôtel où elle descendait pendant sa cure suivie aussitôt de celle de l'hôtelier, et 2009 du rappel à Dieu de Monsieur l'Abbé Bonnetterre. L'année suivante, ce fut le tour d'une bonne amie suisse.

Pourtant, aujourd'hui, oubliant son chagrin, nous la voyons tout sourire, à pied d'œuvre, tout heureuse de pouvoir aider encore les sœurs Dominicaines à l'accueil si chaleureux. « Travaillez plus, pour gagner plus » entend-t-on dire de nos jours...sa devise serait plutôt : « travailler plus pour servir et aimer plus ».

Elle n'amasse pas pour elle, se détache de tout et sur le modèle de sa petite sainte Thérèse, elle se présentera devant le Père Céleste, à son heure -que nous espérons éloignée-, les mains vides, puisque ses œuvres l'auront précédée là-haut, enfermées qu'elles sont dans le coffre-fort du Sacré Cœur de Jésus.

Sœur Marie-Médiatrice, née Marguerite Jacquemot, a été rappelée à Dieu dans la nuit de Notre-Dame de Compassion, le Jeudi 22 mars 2018 un peu avant minuit au Cours Saint-Albert-Le-Grand au Rafflay chez les Sœurs Dominicaines qui ont pu l'assister jusque dans ses derniers instants.

Elle avait pu communier pour la dernière fois le jour de la fête de Saint Joseph, dont elle aimait fleurir la statue. Qu'elle repose en paix !

Notons que M l'abbé Bonnetterre était parti lui, le jour de la fête de N-D des Sept Douleurs (le 15 septembre 2009).

L'École Saint-Louis qu'elle a si longtemps dirigée, trouve aujourd'hui sa continuité dans les deux établissements de Château-Thébaud au sud de Nantes : le Cours Saint-Albert-Le-Grand du Rafflay (237 élèves) et l'École Saint-Martin de la Placelière (137 élèves).

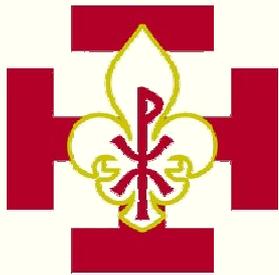
Depuis l'arrivée des Sœurs Dominicaines de

Brignoles en 2009, elle se dévoue à leurs côtés pour le soutien scolaire et la surveillance des études.

Au Frieuré de Nantes, où elle résidait toujours, la petite sœur profitait de ses jours libres pour effectuer ses fidèles visites au cimetière Miséricorde, tout en égrenant son chapelet.



Le Clan Cathelineau à Farfaret



C'est aux confins de la Loire Atlantique, de l'Anjou et de la Mayenne, que le Clan Cathelineau s'est retrouvé de service le samedi 2 décembre dernier à Farfaret.

Comme à leur habitude chaque mois, les routiers-scouts de Nantes enfilent

la culotte courte pour un "WE Route", avec au programme : marche, excursions, formation, prière, ou ici service, en ce monastère désaffecté confié au Prieuré en 2015.

Dans les années 1980, le moine cistercien Jean Salens, seul rescapé d'un couvent entièrement massacré par les communistes en Chine, revient en France et fait édifier la chapelle que nous connaissons aujourd'hui, dans ce lieu-dit de la commune de Juigné-les-Moutiers (44). Il a à l'esprit la volonté de refonder ici avec quelques frères une nouvelle congrégation selon la Règle de Saint Benoît, mais son âme est rappelée à Dieu avant l'éclosion de son œuvre.

L'idée nous est donc venue, à la suite de quelques bonnes volontés familières des lieux, de participer à la restauration de ces bâtiments gagnés par la friche.

Après un bon petit "repas trappeur" à base de casoulet Franprix en conserve réchauffé à la braise de bois vert, nous passons l'après-midi à défricher la partie arrière de la chapelle, dégageant ainsi les deux accès jusqu'alors condamnés. Profitant de quelques moments de répit nous visitons l'intérieur de ce monastère curieusement agencé. Nous en-



trons par un réfectoire à la vaisselle entassée, qui donne sur un cloître encombré de bancs, de ronces, de statues ébréchées, et dont la toiture courbe l'échine.

Nous accédons ensuite par un dédale de couloirs à 4 cellules minuscules, meublées d'un

prie-Dieu et d'un matelas au sol. Plus loin, deux pièces complètent ce labyrinthe du rez-de-



chaussée, dont la conception démontre toute la débrouillardise de notre ascète ayant hâte de reconstituer un cadre monastique avec les moyens du bord. A l'étage, dont l'accès se fait par une échelle en guise d'escalier, nous trouvons une nouvelle série de cellules mansardées, dans le même esprit, habitées pour le moment par une heureuse chouette endormie. Enfin, en sortant par la porte du pignon, nous passons sur le toit... du réfectoire... que nous pouvons rejoindre par... les escaliers du clocher! Et oui il fallait y penser!

Notre travail achevé et le chapelet récité nous terminons notre journée par une petite heure de topo/formation comme d'habitude, avec ici pour thème "l'Importance pour un Chrétien de son engagement dans la société", une thématique en plein dans l'esprit de la "Route", qui repose avant tout sur le "Sens du service".

La nuit qui suit est longue et fraîche pour les moins équipés d'entre-nous...

Au petit matin, l'objectif est le ménage et la préparation de la chapelle. Monsieur l'abbé Buchet, qui nous a rejoints la veille au soir, attend ce dimanche et comme tous les mois, une quarantaine de fidèles auxquels nous nous joignons pour assister à la Messe. Une fois n'est pas coutume, la cérémonie est aujourd'hui chantée et accompagnée à l'orgue, qui n'est autre qu'un clavier à vent modèle réduit, dépoussiéré la veille, mais qui en l'occurrence fait bien l'affaire.

La Messe dite, nous nous retrouvons pour un dernier rassemblement avant de regagner nos pénates, ravis de ce Week-end, et enrichis tant au niveau physique que spirituel.

Alexis F.

La triste solitude de Jésus sur la terre

Dans le profond silence et la pénombre du sanctuaire, au milieu de l'autel, dans le saint tabernacle, derrière le conopée, ce voile qui couvre la petite porte sacrée, **ici**, habite le Dieu éternel, le tout-puissant, le Verbe incarné, l'Agneau divin immolé pour nous sur la Croix.

Il se tient là, ressuscité et vivant, notre Sauveur, source de Vie et de Rédemption, fournaise ardente de Charité. Il se tient là, continuellement silencieux, apparemment inerte, caché. Il s'offre à rester près de nous, parmi nous, tous les jours, à toute heure, en de multiples endroits, dans le Sacrement de son Amour, le Très Saint Sacrement, le Testament du Jeudi Saint. Silencieux, discret, presque imperceptible !

Nos âmes atténuées, notre foi habituée, endormie, obscurcie même, nous empêchent de crier notre émerveillement. On a l'impression que rien ne se passe quand on est là devant Lui, l'impression d'être seul dans la sécheresse et cela nous dissuade bien vite, nous décourage. Nous ne voyons pas assez que c'est là justement pour nous l'occasion d'un bel acte de foi et de persévérance qui manifeste notre amour reconnaissant.

Malgré l'apparente solitude que nous ressentons devant le saint tabernacle, il se passe toujours quelque chose au plus profond de notre âme. On n'approche jamais de Jésus sans qu'Il nous bénisse et nous sanctifie, dans la mesure où nous lui ouvrons notre cœur. Il y a au saint tabernacle davantage encore que dans la crèche de Bethléem la nuit de Noël ! Jésus est là aussi, c'est le même Jésus, mais au tabernacle, Il réside avec tous ses mystères, de sorte que l'on peut vraiment affirmer que la Très Sainte Eucharistie est le fruit le plus achevé de l'Incarnation Rédemptrice.

Jésus au tabernacle a accompli tous les mystères de sa vie terrestre et Il les récapitule en Lui dans le Très Saint Sacrement : Il est là avec son Amour, son enseignement, sa toute-puissance, les mérites de sa douloureuse Passion et de son Sacrifice, pour nous,

pour que nous puissions venir à Lui. Il nous offre ainsi, dans la plus grande simplicité et discrétion, la possibilité d'accourir à Lui, de venir chercher auprès de Lui tout ce dont nos âmes desséchées ont besoin, la possibilité de Lui rendre hommage en se tenant en sa présence, en sa divine compagnie ! Quel mystère céleste ! Heureux celui qui sait vivre de ce qui est caché sous cet humble voile des saintes Espèces consacrées !

Dans l'Office de la Fête-Dieu composé par Saint Thomas d'Aquin, le Docteur Angélique cite à Matines ce passage des derniers discours de Moïse au Peuple d'Israël avant sa mort, à propos des miracles éclatants qui ont accompagné les Hébreux

tout au long de leur traversée du désert. Et Saint Thomas applique ces paroles, par excellence et d'une manière incomparablement plus vraie et plus profonde, au divin Sacrement, à la Très Sainte Eucharistie : *« Il n'est pas, ni ne fut jamais de nation, si grande soit-elle, qui eut des dieux proches d'elle comme notre Dieu est proche de nous et présent à nos prières ! »*. N'est-ce pas là l'une des marques de la vraie religion ? Les païens peuvent nous envier d'avoir un tel Dieu qui expie nos péchés et nous

permet de venir à Lui, là tout près !

On raconte qu'un petit musulman dit un jour à un enfant catholique : *« Vous croyez vraiment que votre Dieu est présent dans le vase d'or que vos prêtres enferment soigneusement dans une petite niche à l'intérieur de vos églises ? »* ; *« Bien sûr, répondit le chrétien, nous le croyons vraiment : nous croyons que les petites hosties consacrées qui reposent dans le ciboire ne sont plus du tout du pain, c'est Jésus, le Fils de Dieu, mort sur la Croix et ressuscité pour nous, qui se tient là ! »* ; *« Mais alors, répondit le musulman, comment pouvez-vous sortir de vos églises pour aller et venir, sachant que votre Dieu est là si proche de vous ? Comment pouvez-vous laisser votre Dieu tout seul des journées entières ? Moi, si je croyais à ce que*



vous croyez, je ne pourrais plus quitter Dieu, je resterais là auprès de Lui jusqu'à ce que je meure et qu'Il m'emmène en son Paradis !»

Oh ! Jésus n'est pas certes au tabernacle pour que nous restions continuellement devant Lui : nous avons aussi notre devoir d'état qu'Il nous confie et nous demande de remplir. Mais Jésus nous permet par sa présence continue de venir près de Lui à notre gré, pour refaire nos forces, réchauffer nos cœurs, entretenir la vie de la grâce.

Heureux celui qui saisit cette opportunité chaque fois qu'il le peut ! On devrait raisonner en fonction de la présence eucharistique de Jésus et nous dire en passant près du Prieuré ou de la chapelle : **'là demeure le Bon Dieu !'**

Sans doute nous serait-il plus facile de venir et de rester auprès du tabernacle si nous pouvions voir de nos yeux ou entendre de nos oreilles ne serait-ce qu'un reflet lointain de la gloire de Jésus ou une parcelle de son enseignement divin, quelque chose de miraculeux, d'extraordinaire qui se manifesterait à nos sens. Les foules se presseraient alors dans les églises, c'est sûr ! On le voit lors des apparitions ou des miracles eucharistiques. Mais Jésus, le soir du Jeudi Saint avait dit à ses Apôtres : *« Il vous est bon et utile que je m'en aille (que vous ne me sentiez plus). Si je ne m'en vais pas, le Saint-Esprit ne viendra pas à vous, mais si je m'en vais, je vous l'enverrai »*. Notre Seigneur a préféré demeurer caché et silencieux, disparaître à nos regards, pour nous donner l'occasion de venir à Lui généreusement, gratuitement, non pas pour voir ou entendre de l'extraordinaire, mais pour être auprès de Lui, tout simplement, avec le mérite d'offrir un peu de notre temps, sans rien attendre de sensible : être là pour Jésus et c'est tout. Le Saint-Esprit nous est communiqué bien plus profondément que ce que nous pouvons percevoir et sentir. Les consolations sensibles gênent même l'action du Saint-Esprit. Notre âme encore trop terrestre s'y cramponne si facilement et du coup ne cherche pas plus loin. Qui peut dire ce qui se passe dans une âme qui consacre

avec foi un peu de son temps à visiter le Très Saint Sacrement ? N'est-ce pas là que par excellence le Saint-Esprit est communiqué ?

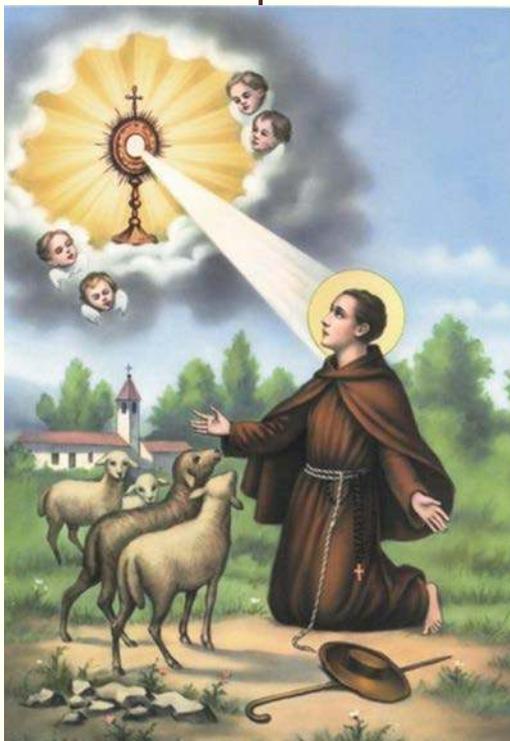
Le but de la présence continue de Jésus au tabernacle est notre sanctification à son divin contact, pour que nous puissions ensuite agir surnaturellement par Lui. Il ne nous est pas possible de négliger un tel mystère sans jeter une ombre mortelle sur notre vie terrestre. Il n'est sans doute pas de gaspillage plus tristement funeste que la solitude dans laquelle nous laissons Jésus Hostie vivant pourtant si près de nous.

Pensons-y, souvenons-nous de Jésus Notre Seigneur au tabernacle, revenons à Lui souvent, ne serait-ce que par la pensée, quand on ne le peut physiquement. Ne faisons pas comme les habitants de Bethléem qui n'ont pas fait

attention à la sainte Famille qui leur mendiait l'asile. Ici c'est Jésus qui veut nous sanctifier. Et si nous étions persuadés que le secret de notre sainteté dépend de notre promptitude à venir et revenir à Lui ?

Jésus serait moins seul et nous serions plus saints, c'est certain ! **Il n'y a rien de plus triste que la solitude de Jésus !** Alors venons, adorons-le chaque jour de notre vie puisqu'Il nous permet de pouvoir le faire !

Abbé Édouard Boissonnet †



Saint Pascal Baylon

